

Je marche pieds nus

Court monologue pour un homme

Alberto Lombardo

Suivi de la traduction italienne de

Fausta Squatriti

Alfonso - Je marche pieds nus sur la colline verdoyante. Une petite colline qui surplombe le village où je vis avec ma mère. Je respire profondément. C'est le bonheur. Je me suis changé en chemin, et je décide subitement de retirer ma petite culotte que je lance au hasard. Elle atterrit au pied d'une truie en train de cochonner. Ça me fait tout drôle, au moment où les petits apparaissent, je me touche le ventre. Mon ventre qui gonfle de jour en jour. Ma verge et mes testicules que je garde prisonniers entre mes cuisses de mâle velu, semblent durcir.

C'est étrange, cette envie de pénétrer et de l'être en même temps. Qui l'emporte, le top ou le bottom ? Ces considérations étroites m'épuisent la tête. Je veux être imbibé, humecté, je veux respirer, humé, emmagasiner, supporter, receler, les envies tribales, indécentes, blasphématoires de l'humanité. Je suis une décharge sympathique et bénévole. Et je ne pue pas.

D'abord ils hésitent, ils ne savent pas comment appréhender la chose. De loin, ça ne leur dit rien mais ils sont poussés par cette curiosité animale qui les rend si touchants. Avec aplomb finalement ils viennent me sentir de plus près.

Ils se rendent compte que je ne suis pas que ça, ça, qu'ils refusent catégoriquement d'approcher de peur qu'on les réduise à l'évidence, mais autre chose, d'indéfinissable, de différent de ce qu'ils ont l'habitude de côtoyer, et en même temps qui les rassure. Je ne suis rien de précis. Ils sont seulement vexés de ne pouvoir contrôler cette impulsion qui les trahit. Ils ne se croyaient pas si...

De toute façon, ils ne sont pas du genre à s'embarrasser de mots. En général, ils ne parlent pas. Même chez eux quand ils rentrent du boulot et que leurs femmes leur demandent comment s'est passée leur journée, ils se contentent de grogner.

Moi, je les fais bramer.

Je m'allonge sur la terre, au pied d'un arbre, je regarde la place du soleil dans le ciel, et ferme les yeux avec satisfaction.

C'est l'heure.

Ça y est.

Ils étaient là, ils m'ont prise comme une chienne, plaquée contre le gros tronc de l'arbre. Ils défaisaient leur ceinturon, et baissaient leur pantalon pendant je soulevais ma petite robe déjà toute craquée des sauteries précédentes. Ils plongeaient leurs vilaines grosses bêtes dans mon réceptacle d'amour. De l'autre côté du lac, les mateurs applaudissaient et les cochons ricanaient au pied du tronc. Moi j'étais heureuse, j'embrassais mes brutes virils, pendant qu'ils m'étourdissaient à coups de rein, suant d'avidité, et déchargeaient à l'intérieur de moi, l'un après l'autre. De front, de dos et de profil.

Après ils s'en allaient, comme si de rien n'était, m'ignorant totalement, me laissant, seul, avec mon arbre, ni triste ni fragile. J'esquissais une tentative pour les rattraper, mais comprenais bien vite que dans ma position, j'avais plutôt intérêt à renoncer. Ils m'avaient donné tout ce dont ils étaient capables. Bientôt ils s'en voudraient et voudraient m'enfermer.

Désormais je n'avais plus qu'à retourner voir ma mère et lui donner ce plaisir de me traiter comme elle en rêve depuis le jour où elle m'a éjecté de son trou trop étroit et où la seule vue de mon sexe la fit vomir et me repousser sur-le-champ. Lui offrir la seule chose qui aurait pu faire de sa vie un intérêt, cette consolation d'un instant où l'un et l'autre nous nous reconnâtrons et nous accepterons totalement. Tout ce que nous aurions pu être l'une pour l'autre, si je n'avais pas été celui-ci même qui a fait tout raté.

Et je me tiendrais devant elle, et c'est celle-la qu'elle verra et c'est moi tout entier. Finalement. Dans ma diversité.

Alfonso - Cammino a piedi nudi sulla collina verdeggiante. Una collina piccola che sormonta il villaggio dove vivo con mia madre. Respiro profondamente. E' la felicità. Cammin facendo mi sono cambiato, ho all'improvviso deciso di cavarmi anche le mutandine, che lancia per aria, a caso. Atterrano ai piedi di una scrofa, intenta a partorire. Mi sembra buffo, al momento in cui i piccoli se ne escono, mi tocco il ventre. Il mio ventre che si gonfia di giorno in giorno. La mia verga, i testicoli, che custodisco prigionieri tra le cosce, paiono indurirsi.

E' strano, questa voglia di penetrare ed esserlo, allo stesso tempo. Voglio essere inzuppato, umettato, voglio respirare, immagazzinare, sopportare, nascondere, i pruriti tribali, indecenti, infamanti, per l'umanità. Sono una discarica simpatica e benevola. E non puzzo.

Tanto per cominciare, esitano, non sanno come maneggiare la cosa. Da lontano, non gli dice nulla, ma sono sospinti da quella curiosità animalesca che li rende così commoventi. Con compostezza, finalmente, si avvicinano per annusarmi.

Si rendono conto che non sono soltanto questo, questo che hanno l'abitudine di vedere ogni giorno nelle riviste e che si rifiutano categoricamente di affrontare, ma che sono altro, diverso, qualcosa d'impreciso e che allo stesso tempo, li rassicura. Sono semplicemente frustrati, non possono controllare questo impulso, che li tradisce.

Non sono tipi che si imbarazzano per le parole. In genere, non parlano. Neppure a casa loro, quando vi si ritirano dopo il lavoro e le loro mogli chiedono loro come hanno passato la giornata, si accontentano di grugnire.

Io li faccio gemere.

Mi distendo a terra, guardo il posto del sole nel cielo, e chiudo gli occhi, con soddisfazione.

Erano là, mi hanno presa come una cagna, schiacciata contro il grosso tronco dell'albero. Si slacciavano le cinture, abbassavano i pantaloni mentre sollevavo la mia vestina già tutta segnata dalle porcherie precedenti. Tuffavano le loro grosse bestiole nel mio ricettacolo d'amore. Dall'altro lato del lago, i guardoni applaudivano e i maiali ridacchiavano ai piedi del tronco. Io ero felice, abbracciavo i miei bruti, virili, mentre mi stordivano a colpi di reni, traspiranti avidità, e scaricavano dentro di me, uno dopo l'altro. Di fronte, di schiena, di profilo.

Improvvisamente non mi restava altro da fare che tornare a vedere mia madre, darle il piacere di trattarmi come non si sarebbe neppure potuta mai immaginare, dal giorno in cui mi aveva espulsa dal suo buco troppo stretto e la sola vista del mio sesso la aveva fatta vomitare respingendomi verso il campo di battaglia. Offrirle la sola cosa che avrebbe potuto rendere la sua vita interessante, questa consolazione di un istante nel quale l'uno e l'altra ci saremmo riconosciuti, e accettati totalmente. Tutto quello che avremmo potuto essere l'uno per l'altra, se non fossi stato colui il quale, ha guastato tutto. E me ne starei di fronte a lei, e sarà quella lì che lei vedrà, e sono io, tutto intero. Finalmente, nella mia diversità.